

Les littératures africaines de langue portugaise – à la recherche de l'identité individuelle et nationale, Paris : Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Culturel Portugais, 1985

Le volume *Les littératures africaines de langue portugaise*, publié à Paris en 1985 par la Fondation Calouste Gulbenkian (du Portugal), est constitué par les actes du Colloque international sur les littératures africaines de langue portugaise réalisé à Paris (1984) par cette Fondation. Le volume, qui réunit des communications des spécialistes les plus réputés et autres chercheurs du monde entier, a pour thème la recherche de l'identité individuelle et nationale.

Naturellement, comme le veut la coutume et aussi parce que le thème s'y prêtait, les communications ont été groupées par pays (Angola, Cap-Vert, Guinée-Bissau, Mozambique et São Tomé et Príncipe), tandis qu'un dernier chapitre a été destiné aux intervenants qui ne visaient pas une nationalité en particulier. Enfin, on doit à Henrique Teixeira de Sousa (écrivain cap-verdien) un commentaire final, à Gérald Moser « *quelques impressions personnelles* », et à Russel Hamilton la synthèse et les conclusions. L'ouvrage, qui comporte une documentation photographique, se présente en 570 pages distribuées entre 61 auteurs et offre un éventail éloquent de chercheurs qui, un peu dans tous les pays traditionnelle-



ment liés à l'Afrique et aux luttes de libération nationale, ont persévéré dans la diffusion et la compréhension de ces littératures émergentes.

Il importe avant tout de mettre l'accent sur la participation de la triade de personnalités qu'on peut considérer comme historiques pour ce qui est de la critique des cinq littératures : Mário de Andrade, Manuel Ferreira et Alfredo Margarido – les deux premiers étant décédés entre temps. Le premier, Angolais, a eu un rôle de pionnier de la théorie et de divulgateur-militant (il a assisté au Colloque, mais n'a pas présenté de communication) ; le second, Portugais mais aussi écrivain cap-verdien (ce qui se rencontre fréquemment dans ces littératures), a joué un rôle décisif pour l'introduction du néo-réalisme (le réalisme social portugais) au Cap-Vert, pour la diffusion des cinq littératures à travers le monde et pour l'implantation des études universitaires concernant les littératures africaines au Portugal, après la Révolution du 25 Avril 1974 ; le dernier, Portugais, a milité avec les Africains à la Maison des étudiants de l'Empire (C.E.I.) ; il a été, au tournant des années 50/60, le

responsable d'études et de préfaces à des anthologies de nouvelles et de poèmes qui ont marqué une époque.

Les écrits de Manuel Ferreira sur la notion de patrie dans la littérature cap-verdienne portent sur deux phases : l'une antérieure aux années 30, l'autre se reflétant dans la revue *Claridade* (lancée en 1936). Recherchant dans les textes les idées sur la récupération du mythe de l'Atlantide, des Hespérides, il a exposé, pour la première fois, le *mythe hespéridien* ou *arsinaire* (le Cap-Vert, dans l'Antiquité et selon Strabon, s'appelant Cap Arsinaire). Alfredo Margarido a rappelé les difficultés des nouvelles littératures à se structurer. Une contribution importante pour aider à fixer le point déterminant, la prise d'autonomie de la littérature mozambicaine, a été apportée par Ilídio Rocha, un Portugais qui a vécu au Mozambique pendant des dizaines d'années : il met en relief Campos Oliveira, au XX^e siècle (que Manuel Ferreira fera connaître plus largement dans un livre qu'il lui a consacré) et, surtout, il tente d'éclaircir le rôle déterminant du néo-réaliste portugais Augusto dos Santos Abran-

ches au tournant des années 40. Curieusement, Fátima Mendonça a présenté elle aussi une communication sur le concept de nation chez trois poètes mozambicains (Craveirinha, Knopfli et Sérgio Vieira) – communication que par la suite elle publiera dans un livre qui en comporte une autre dans laquelle elle conteste précisément la prépondérance individuelle d'Augusto dos Santos Abranches dans l'éclosion définitive de la littérature mozambicaine.

Eugénio Lisboa, lui, a préféré poser la question de la pertinence du thème du colloque, dans un style qui lui est habituel, d'avocat du diable, exposant un doute véhément et méthodique, sans omettre d'adresser quelques piques à la littérature alliée au pouvoir. A propos du Cap-Vert, Felisberto Vieira Lopes se dresse lui aussi contre un « *critère officiel* ». De son côté et non par hasard, Alfredo Margarido s'oppose au « *compromis œcuménique* » de Manuel Ferreira, oubliant que l'on en est encore à une phase heuristique et *post-partum*, qui requiert de la réflexion et une certaine largeur d'esprit.

A travers cet essai d'identification du corpus, de révélation de valeurs sûres et d'analyse des thèmes prépondérants, il convient de citer certains auteurs qui font l'objet de plusieurs communications : Pepetela, Luandino Vieira, Castro Soromenho, Manuel Ferreira, Teixeira de Sousa, José Craveirinha, Francisco José Tenreiro. D'autres écrivains comme Baltasar Lopes, Manuel Lopes et Jorge Barbosa, fondateurs de la revue *Claridade* du Cap-Vert, ou encore le Mozambicain Luís Bernardo Honwana, ont fait l'objet d'un traitement particulier. Dans cette discussion sur les éléments d'identité dans le sens d'appartenance à un groupe,

à une nation, et dans le sens de l'auto-évaluation, il est curieux de constater que le roman *Voz de prisão*, de Manuel Ferreira, est considéré comme « *un cri de liberté nationale* » (cap-verdienne) par Luzia G. do Nascimento.

Parmi d'autres chercheurs qui ont contribué à ces réflexions (l'idéal serait de les citer tous), signalons Gerald Moser (pionnier en la matière aux États-Unis), tourné vers les textes littéraires parus dans la presse angolaise des années-charnières 1972-76 ; Fernando Mourão (qui a participé aux activités de la C.E.I. - Casa dos Estudantes do Império) discutant l'autonomie des littératures et leur dénomination selon l'exemple angolais ; les Brésiliens dévoués que sont Maria Aparecida Santilli et Benjamin Abdala Júnior (activités d'étude, de diffusion, d'enseignement et d'édition depuis São Paulo) qui observent l'émotion et la symbolisation de l'identité nationale dans la poésie angolaise ainsi que les questions du langage et du pouvoir ; Michel Laban (traducteur de Luandino Vieira, quatre volumes d'interviews d'écrivains angolais et cap-verdiens) et Pierre Rivas (expert du Cap-Vert et du Portugal), deux essayistes français qui abordent respectivement Luandino Vieira et la poésie cap-verdienne ; Fernando Martinho (essais portant sur le domaine africain ; doctorat sur la poésie portugaise) qui reprend son thème de prédilection : le Noir nord-américain en tant que modèle pour les lusophones ; le Nord-Américain Russel Hamilton (trois volumes sur ces littératures africaines) qui disserte sur le « moi » intimiste et le « nous » collectif ; l'Angolais Luís Kandjimbo (un premier livre d'essais publié par la suite) qui pense l'identité nationale en tant que « projet » (comme le fera Luis Carlos Patraquim, peu de

temps après, dans la préface du premier recueil de nouvelles du Mozambicain Mia Couto, un très bel auteur qui ne s'était pas encore révélé à l'époque du colloque).

Il s'agit donc d'un volume important (c'est le plus important des ouvrages collectifs) pour la diffusion et la promotion des cinq littératures africaines de langue portugaise, pour lesquelles il est seulement regrettable que la participation des Africains s'exprimant dans d'autres langues ait été aussi réduite. Cet ensemble de réflexions permet de se faire une idée précise du stade de développement des études dans ce domaine, qui oscillent entre la spécialisation détaillée et la discussion de principes, les méthodes et la définition des aires d'études.

Pires LARANJEIRA
traduction de M.J. FAFE